

# Sur un air klezmer

Au milieu de l'été, je reçus une invitation à un concert *klezmer* particulier qui devait débiter quelques instants avant le lever du soleil et dans un lieu inaccoutumé.

ROGER REISS

Le concert était organisé aux Bains des Pâquis, en plein cœur de Genève. C'est là, juste en face du Grand Hôtel Kempinski, que se trouvait l'endroit le plus idyllique de la Cité, un petit paradis «branché» mais populaire.

La pleine lune couchée, Michel Borzykowski, le saxophoniste, et ses *klezmerim* avaient commencé à jouer dos au lac dans la pénombre matinale. A chaque morceau, Michel évoquait le titre avec une note humoristique et des anecdotes, ranimant ainsi la lumière des *shtetlekh*, ces bourgades d'Europe de l'Est où se jouait depuis des siècles le quotidien des juifs jusqu'à leur anéantissement par la Shoah.

J'étais surpris qu'un tel concert attire d'aussi nombreux spectateurs. Ils avaient pris place sur la jetée menant au phare. Certains laissaient librement divaguer leur regard vers les collines d'Anières où les luxueuses villas entourées de magnifiques cèdres et de peupliers sommeillaient encore, toutes lumières éteintes. D'autres se réchauffaient en se blottissant dans les bras de leurs voisins. Mais tous étaient attentifs et se laissaient emporter par les mélodies et les berceuses yiddish.

Subitement, à l'horizon, le soleil pointa son auréole dans ce décor splendide. Les musiciens terminèrent leur morceau et, comme pour témoigner sa reconnaissance, Michel tendit le bras vers la boule de feu qui surgissait à l'horizon. Inondé d'une lumière nouvelle, le public acclama spontanément l'événement et

la musique reprit, devenant alors beaucoup plus joyeuse.

Dans le public, mes amis et anciens collègues, les banquiers privés, les financiers en tous genres, les traders et toutes les personnes occupant un «*nine-to-six job*» brillaient manifestement par leur absence ! Même dissimulés en habits de sport, ils n'auraient, sous aucun prétexte, mis les pieds dans ce lieu trop libertin à leurs yeux, préférant faire bande à part et ne pas transgresser leur code moral.

Mais que ce soit avec tristesse ou avec bonheur, pourquoi les airs *klezmer* nous interpellent-ils si vivement ? Quel *shtetl* le trio voulait-il faire renaître de ses cendres ? Les trois cents âmes, ici présentes, étaient-elles vraiment toutes philosémites ? *Halevay!* me dis-je au fond de moi, si seulement la musique était le moyen de mobiliser enfin le monde pour une juste cause !

Ce matin là, je ne pus m'empêcher de prendre mon appareil photo, sans oublier mon objectif préféré, un «œil de poisson», pour capter sur un seul cliché le lever du soleil, les musiciens et tous les spectateurs. Une fois mon matériel déballé, je commençai à chercher le meilleur endroit pour prendre quelques clichés avec ce grand angle. Afin de trouver la meilleure perspective, je passais d'un endroit à l'autre, à commencer par le petit ponton où je m'étendis sur le dos pour capter l'ensemble du «happening». Les spectateurs me regardaient bizarrement, ne comprenant pas que j'étais en train de composer un cliché original. Puis je traversai la jetée et montai sur le toit des cabines des femmes d'où je pris une nouvelle série de clichés. Pendant ce temps, quelques femmes d'un certain âge avaient

spontanément constitué un cercle sur la terrasse, non loin de la scène, et s'étaient mises à danser une sorte de *hora*. Je me demandais bien quelle mouche avait pu les piquer toutes pour qu'elles entreprennent de telles gesticulations, quelque peu incongrues en ce lieu.



Michel, prenant goût à cette curieuse ambiance, soufflait sans relâche afin de ne pas perdre le fil de la mélodie. Avec son saxophone, il s'en donnait à cœur joie pour stimuler cette douce folie matinale en accélérant le rythme avec beaucoup de subtilité. Ces femmes semblaient déterminées à danser ainsi jusqu'à ce que le souffle leur manque ou que leurs jambes flanchent. Elles rigolaient, se montrant sous leur meilleur jour et s'éclataient comme au temps de leurs premières amours.

L'unité crée la force et l'appartenance au groupe peut rendre téméraire ! Parmi les danseuses, une rouquine flamboyante ne cessait

de me faire des clins d'œil. Abattant sa dernière carte, elle rompit le cercle et me tendit le bras pour que je la rejoigne dans la danse. Elle débordait d'énergie. Sa façon insouciance de piétiner le sol et de sautiller comme un papillon avait quelque chose d'attirant. Son rayonnement sensuel faisait bien comprendre qu'elle entendait prendre son destin en main. Allez savoir ce qu'elle cherchait ici ! Comme je rechignais à la suivre malgré son insistance, elle changea de tactique et, pleine de malice, me pria de faire des photos d'elle. Je tentai de lui expliquer que mon objectif «œil de poisson» n'était pas fait pour prendre des portraits et que son visage, pris de trop près, allait paraître enflé, pour ne pas dire déformé. Nonobstant, elle ne me lâchait pas.

«Et alors, pourquoi pas une belle photo de tout mon corps ?» suggéra-t-elle.

Je l'avertis que ses bras et ses jambes seraient disproportionnés, étirés comme le nez de Pinocchio.

«De qui ?» demanda-t-elle.

Je devenais fou, à ne plus savoir que faire. Inutile de lui expliquer que mes prises se voulaient artistiques et qu'avec son impatience, elle ne pourrait pas rester tranquille jusqu'à ce que l'appareil soit réglé correctement. Il devenait urgent d'abrégé cette drague. A pas de velours, je m'éclipsai de la scène où ces femmes exubérantes se déchaînaient. Puis, j'accélérai en direction du buffet, où quelques personnes entamaient déjà leur petit déjeuner. Tel Loth, je ne me retournai même pas pour voir si elle me suivait !

Extrait de *Le Moule à ragots, Chronique de la vie juive genevoise*, Slatkine, 2012 (version raccourcie).